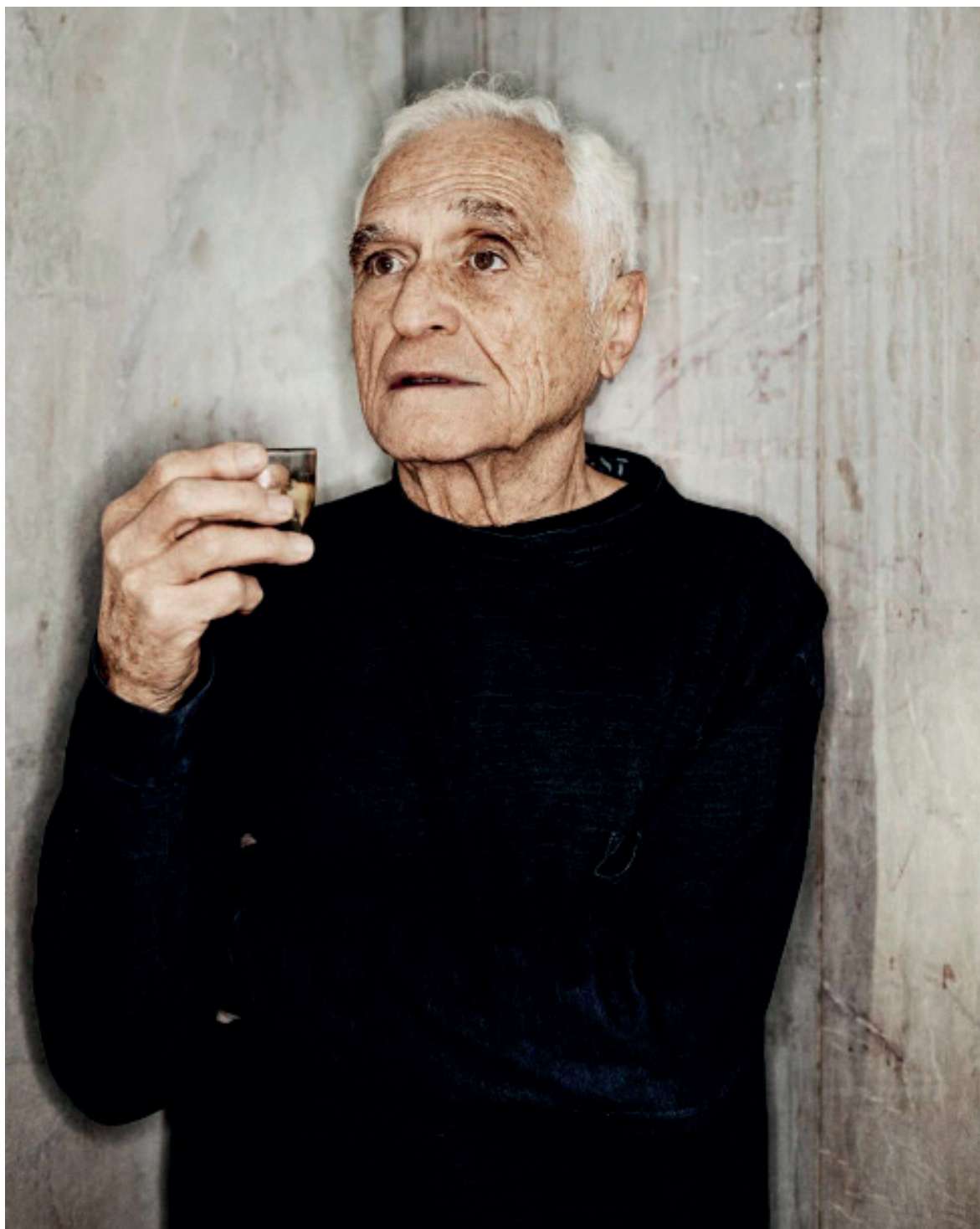


Libération: 'John Giorno, l'A(i)mant', by Elisabeth Franck-Dumas, November 16th, 2015

PORTRAIT

JOHN GIORNO, L'A(I)MANT



Paris, le 21 octobre 2015. Photo Jérôme Bonnet pour «Libération»

Ce poète américain, muse de tant d'artistes, jette un regard philosophe sur soixante ans de performances, d'amour et de littérature.

Sa vie est une œuvre. Mais ce n'est pas son œuvre : c'est celle de son amant, l'artiste suisse Ugo Rondinone. Pour John Giorno, poète américain qui avait mis en place, en 1968, un truc qui aurait dû devenir un service public, ce numéro vert diffusant de la poésie, appelé «*dial-a-poem*», pour cet homme aimé et amant de tant, Andy Warhol, Robert Rauschenberg, Jasper Johns, son compagnon Rondinone, star de l'art contemporain de trente ans son cadet, a imaginé, au Palais de Tokyo, une expo somme, œuvre d'art totale. Son titre en résume le program : «*I ♥ John Giorno*».

«Ugo est vraiment amoureux de John, et il en a avalé la vie entière, analyse son amie Nathalie de Saint Phalle, dont les parents, le poète sonore Bernard Heidsieck et la photographe Françoise Janicot, étaient très proches de Giorno. C'est l'histoire d'un homme jeune, très coté et connu, qui tombe amoureux d'un homme plus âgé et moins connu, ce n'est pas si fréquent. Mais John le méritait.»

Toutes les vies le méritent, dirait Giorno. «*Je suis comme tous les gens de 78 ans : quoiqu'on ait pu faire, à cet âge-là, on a l'impression que sa vie compte, philosophe-t-il. En même temps, je vois aussi le vide de tout cela.»*

Nous, on voit plutôt le plein : la création poétique et la performance, le militantisme politique à l'époque du Vietnam puis du sida, la déglingue de l'underground new-yorkais à ses grandes années, le compagnonnage avec ces grands disparus, Warhol, Burroughs... «*John est le sym-bole d'une époque, un court moment dans les années 60 où une communauté d'artistes, de danseurs, de poètes a travaillé ensemble à créer la culture américaine moderne, analyse Rondi-none. C'est l'un de ses derniers représentants.»*

«Le dernier ? l'intéressé plisse les yeux. Hmm, je ne sais pas. Je crois que c'est Patti Smith, elle est plus jeune que moi. Mais, la question, c'est plutôt : «Pourquoi est-ce qu'il n'y a pas une nouvelle génération qui a envie d'être comme Patti Smith ?"»

A 78 ans, il est encore beau comme à 20, tignasse blanche, silhouette d'ancien danseur, et toujours ce nez aquilin de César italo-américain. Il est posé, parle avec autant de douceur qu'il a de verve dans ses extraordinaires performances (des «*danses sur place*», disait Heidsieck), et garde les paumes ouvertes, comme pour recevoir tout ce que la vie pourrait encore lui balancer, le bon comme le mauvais.

L'expo, ce n'est pas son testament. Ou plutôt : son testament est dans l'expo, un poème qu'il a écrit pour ses 70 ans, intitulé *Thanx 4 Nothing* («*merci pour rien*»). Il y remercie les amis qui l'ont trahi, l'Amérique qui ne l'a pas soutenu, le problème de dépression qui lui donna envie de se suicider chaque jour. Mais il nous y offre, aussi, ses bonnes et mauvaises habitudes, et surtout ses amants, «*innombrables amants d'une sensualité fabuleuse/et sans limite/à l'âge d'or/de la promiscuité... Puissent-ils tous venir ici maintenant/et vous faire l'amour/si vous le voulez.*»

«John n'a pas peur de la mort, il évite ce grand désastre, résume son vieil ami l'artiste Jean-Jacques Lebel. C'est un bouddhiste pratiquant, même s'il ne fait chier personne avec.»

Lorsqu'il était adolescent, Giorno décida de devenir poète. «C'était l'après-Deuxième Guerre mondiale. Aux États-Unis, tous les parents pensaient que leur enfant pouvait devenir président. J'ai dit aux miens que je voulais être poète, ils m'ont dit : «Mais bien sûr, on te soutiendra !"» raconte-t-il en riant. Et ils l'ont fait. Sa mère, modiste, son père, «intellectuel», lui ont permis de vivre comme il l'entendait. «Mais, il a toujours vécu extrêmement chichement, allant partout à vélo, toujours là où c'était moins cher», précise Françoise Janicot. Aujourd'hui, ses trois lofts sur le Bowery, à New York, ancien quartier crasseux devenu si cool, dont le sous-sol était le «bunker» de Burroughs, pourraient en faire un millionnaire. A la place, il y accueille ses amis de passage, et, au nouvel an, des maîtres tibétains et leurs élèves pour une cérémonie du feu.

C'est la lecture de *Howl*, d'Allen Ginsberg, à sa sortie en 1956, qui l'orienta vers la poésie d'avant-garde. Puis, la fréquentation de Warhol, Johns et Rauschenberg, le met sur la voie de la poésie «trouvée». Il s'empare d'expressions de la langue populaire, comme les artistes pop de boîtes de soupes et de comics. Lorsque Warhol le plaque («je fus sa première superstar, et le premier dont il s'est débarrassé»), Giorno s'acoquine aussi sec avec Burroughs et le poète-performer Brion Gysin. Il fait ses premiers trips au LSD, découvre le militantisme politique. Il se met à emprunter aux techniques des studios d'enregistrement pour dépoussiérer la poésie, et crée Giorno Poetry Systems, pour éditer des disques de poésie (avec, entre autres, Ginsberg, John Cage, Laurie Anderson, Patti Smith...). Il faudrait l'avoir entendu au moins une fois avant de le lire, sa poésie plus performative que littéraire, le vers scindé, un miroir des couches de voix superposées de ses disques. La petite délagration de ses poèmes dans le monde des lettres new-yorkais de l'époque, c'est *Pornographic Poem*, écrit cinq ans avant les émeutes de Stonewall : «Deux / grosses et grasses / pines cubaines / dans mon cul / en même temps.»

Dans la deuxième salle de l'expo, on peut feuilleter sa vie : tout ce qu'il garde depuis 1965 est exposé. Au hasard : coupures du *New York Times*, programmes de rencontres de poésie, couvertures de *Gay Sunshine* («le journal de la libération gay»), flyer de levée de fonds pour son maître tibétain, Dudjom Rinpoche. Et les photos : lui, en polo blanc, au Chelsea Hotel shooté par Burroughs, lui, avec sa mère en vacances à Atlantic City, lui, dans *Sleep* (1963), le film marathon d'Andy Warhol, où on le voit dormir pendant près de six heures en gros plan («le tournage a été facile, je n'ai fait que dormir»). Tout a été mis sur le même plan, déglingue, création, famille. Ce n'est même pas lui qui a fait le tri. «Il y a des photos de voisins de mes parents. Je me suis demandé pourquoi ! Puis, je me suis dit que c'est ça, une photo de la vie : les gens qu'on croisait tous les jours.»

Au fil de l'expo, on découvre aussi combien Giorno a inspiré d'artistes, qui recherchaient peut-être là un compagnonnage avec Warhol. La ligne leur de l'art contemporain : l'Américaine Elizabeth Peyton, le Thaïlandais Rirkrit Tiravanija, le Français Pierre Huyghe. «John a collectionné les gens, il a rencontré son époque, partout dans le monde» (Nathalie de Saint Phalle, encore). Il est la plus grande muse des soixante dernières années.

1936 Naissance à Brooklyn.

1956 Sortie de *Howl*, d'Allen Ginsberg.

1962 Rencontre Andy Warhol.

1965 Rencontre William Burroughs. 1971 Rencontre son maître Dudjom Rinpoche.

1997 Rencontre Ugo Rondinone.

18 novembre 2015 Performance au Palais de Tokyo.